

ANTOINE CAUBET
CARNET DE RÉSIDENCE
2012 - 2014

scène nationale Cergy-Pontoise & Val d'Oise
L'apostrophe
théâtre des Arts • théâtre des Louvrais

une scène nationale • un service public • deux théâtres d'agglomération

carnets de résidence
LA COLLECTION

Charles Cré-Ange, chorégraphe / 1999-2001

Charlie Brozzoni, metteur en scène / 1999-2001

Béatrice Massin, chorégraphe / 2001-2003

Daniel Dobbels, chorégraphe / 2003-2005

Michael Batz, metteur en scène / 2003-2005

Andy Emler, compositeur / 2004-2007

Abbi Patrix, conteur / 2005-2007

François Verret, chorégraphe / 2005-2007

Yves Beaunesne, metteur en scène / 2007-2011

François Mechali, compositeur & contrebassiste / 2007-2011

Nasser Martin-Gousset, chorégraphe / 2007-2011

Olivier Dubois, chorégraphe / 2012-2014

Antoine Caubet, metteur en scène / 2012-2014

é d i t o

Donner du sens à la présence artistique au sein des équipements de l'institution, promouvoir des œuvres, favoriser la découverte d'auteurs contemporains ou des textes du répertoire, c'est le projet du Théâtre public soutenu en cofinancement par le ministère de la Culture et les collectivités locales et territoriales.

La résidence, dont le concept et la pratique se sont développés en France depuis les années quatre vingt, est l'un des moyens de mettre en œuvre ce beau projet d'accompagnement des artistes. Elle fait partie, depuis le début des années 2000, du Contrat d'objectifs et de moyens de la scène nationale.

La création et son prolongement, la permanence artistique, sont inscrites dans ses missions et c'est ainsi que l'apostrophe, par les mises à disposition de ses équipements pour les répétitions et la création de spectacles, contribue de manière déterminante à l'émergence de projets pour la scène et parfois pour des espaces non conventionnels.

Au-delà de la forme scénique qui s'élabore sous nos yeux, l'institution décentralisée est un relais du propos des créateurs, un partenaire pour la définition des contenus et la réalisation de l'œuvre à venir, qui s'accompagne parfois comme ici de commande, débordant le cadre initial du projet de l'artiste.

Par l'association des richesses humaines, c'est toute une logistique qui est mise en place entre les compétences de la structure et les volontés de la compagnie, à l'occasion de ce séjour prolongé sur notre territoire. C'est la mise en mouvement d'énergies qui permettent aux amateurs d'art, aux relais de publics, dans les collectivités les plus diverses, universitaires et scolaires, associatives, sociales et aux publics de nos deux théâtres d'agglomération de se familiariser avec le langage, singulier par essence, de l'équipe du Théâtre Cazaril.

L'originalité de son travail, dont l'exigence se caractérise notamment par une vision épurée du propos, pour la représentation et le choix d'acteurs singuliers, m'ont incité à proposer un parcours de résidence à Antoine Caubet qui, dans la conception même de son projet, aborde des sujets et des formes différents, permettant des rencontres multiformes avec les publics.

Se nourrissant de sa rencontre authentique avec des œuvres du répertoire ou contemporaines, il va chercher l'évidence au détriment de l'artifice, lequel ne trouve pas sa place dans ses mises en scène.

Parcourant des thèmes variés avec des interprètes d'excellence, expérimentant sur le territoire du val d'Oise la rencontre avec la musique et l'opéra, multipliant les terrains d'échanges avec les publics, le séjour pendant deux années de cette équipe aura pu donner un condensé de ses talents et une entrée multiformes dans la spécificité de son langage artistique.

Dans le cheminement d'une carrière jalonnée de spectacles remarquables, ce carnet donne un compte rendu vivant des quelques étapes locales que la scène nationale a eu le privilège de soutenir et d'accompagner pour le bonheur des amateurs d'art dramatique.

Jean Joël Le Chapelain
directeur

ANTOINE CAUBET

REPÈRES

- 1985 Antoine Caubet crée sa première mise en scène : *Le Pupille veut être tuteur* de Peter Handke. Il fonde à cette occasion le Théâtre Cazaril.
- 1990 En résidence à Corbeil-Essonnes puis à Juvisy-sur-Orge, il intègre un collectif de metteurs en scène qui monte nombre d'auteurs. Lui s'attaque à deux pièces : *Le Monologue de Molly Bloom* d'après *Ulysse* de James Joyce et *Si je t'oublie Jérusalem* d'après William Faulkner.
- 1993 Après *Ambulance* de Gregory Motton et un spectacle jeune public, il voyage théâtralement de Thomas Bernhard à Thomas Mann en passant par Sophocle.
- 1997 Deux événements marquants : un mois passé à Moscou et la mise en scène de *Dans le fond de ton cœur je sçay* de Thomas Aron.
- 1999 Il crée aux Bernardines à Marseille *Erre rive en rêvière*, une petite forme (pour un seul comédien, lui-même) composée à partir du premier chapitre de *Finnegans Wake* de James Joyce. Il va y traiter de « l'empêchement de dire » suite à l'interdiction de l'ayant droit de Joyce à utiliser le texte sur un plateau.
- 2000 Il crée, avec Cécile Cholet, une « fantaisie » pour deux comédiens, dont lui-même, intitulée *Campagne dégagée*, sur le texte du *Woyzeck* de Büchner.
- 2001 Adaptation de *Sur la grand'route* d'Anton Tchekhov.
- 2003 Il joue à Alger *La Pluie* d'après Rachid Boudjedra.
- 2004 Il met en scène *La Mi-Temps* de Jean-Paul Queindec à qui il passe vite commande d'un nouveau texte. Leur *Chantier naval* commun sera créé en février 2006. Il est invité à Tokyo pour monter, avec 16 acteurs japonais, une pièce contemporaine d'Ai Nagaiï : *Regarde l'aéroplane comme il vole haut dans le ciel*.
- 2005 Brecht est mis à l'honneur dans *Les Fusils de la Mère Carrar*.
- 2007 Il est de nouveau l'invité du Setagaya Public Theater de Tokyo pour y mettre en scène *Variations sur la mort* de Jon Fosse, en tournée au Japon après la création dans la capitale.
- 2008 Il jette un sort à Shakespeare dans *Roi Lear 4/87*, pièce pour quatre acteurs sans autre outil théâtral que le jeu dans une très grande proximité avec le public disposé en quadrifrontal autour des acteurs.
- 2009 Il devient artiste associé au Théâtre de l'Aquarium à La Cartoucherie de Vincennes. Il y représentera *Roi Lear 4/87* avant de monter une version voyageuse du *Partage de Midi* de Paul Claudel. Suivra *De Gré de forces*, autre forme itinérante créée avec François Rancillac d'après le *Discours de la servitude volontaire* d'Étienne de La Boétie.
- 2012 Début de la résidence de deux ans à L'apostrophe. Tournée du *Roi Lear 4/87* dans le Val d'Oise et présentation en décembre de *Finnegans Wake - chap. 1*.
- 2013 En mars, à la demande de L'apostrophe, mise en scène de l'opéra *Lucia di Lammermoor* créé dans une distribution professionnelle avec les élèves du Conservatoire à Rayonnement Régional de Cergy-Pontoise. En novembre, création d'*Oedipe Roi* de Sophocle.
- 2014 Tournée du *Roi Lear 4/87* dans le Val d'Oise

UNE RÉSIDENCE
P O N C T U É E
DE CRÉATIONS



ROI LEAR 4/87

Mai - Juin 2012 / Février - Avril 2014

« Il va falloir que vous nous aidiez un peu ». Un spectacle qui commence par cette consigne du metteur en scène a déjà de quoi surprendre. Mais si vous ajoutez à cela le fait que ce *Roi Lear 4/87* n'est apparemment jamais plus à son aise que quand il sort des limites traditionnelles d'un théâtre, vous vous demandez vraiment quelle expérience vous vous apprêtez à vivre.

C'est d'ailleurs ce qu'ont systématiquement fait durant les premières minutes de la représentation les spectateurs qui le découvraient. Comme l'ont prouvé les visages stupéfaits des élèves du lycée René Cassin de Gonesse (qui ont ouvert le bal le 3 mai 2012) les sources d'étonnement ne manquaient pas. Des choix de mise en scène délibérément surprenants (pas de décor, ni de costumes et seulement quatre comédiens pour incarner tous les personnages) à l'audace du dispositif scénique (en quadri-frontal) : tout aura contribué à surprendre ce public adolescent.

S'étant probablement imaginés venir en simples « consommateurs », ces élèves ne s'attendaient absolument pas à être mis à contribution. Or c'est tout le principe de cette proposition que d'impliquer le public et de le rendre acteur de ce qui se passe. D'entrée de jeu, Antoine Caubet et ses trois complices ont donné le ton, prenant place au milieu du public sur les chaises, interpellant l'auditoire et l'incitant à réagir.

Respectant le fil narratif de cette histoire de succession royale qui vire au drame, l'équipe n'en a pas moins pris de nombreuses libertés. Offrant, par exemple, à lire une tirade à une élève, Antoine Caubet en *Roi Lear* s'est mis à lui répondre du tac au tac. Exhortant l'instant d'après les jeunes à crier « Un discours, un discours ! » Olivier Horeau en Edmond a emporté sans prévenir l'assemblée dans ses manigances politiques. Donnant elles aussi la primauté au jeu théâtral et à l'intensité dramatique, Cécile Cholet et Christine Guênon, les ont transportés en deux répliques dans la lande tourmentée de cette Angleterre inhospitalière.

Au terme de cet accès de folie de quatre-vingt-sept minutes, où les comédiens endossaient plusieurs rôles sur un même acte (voire se les échangeaient), il aura fallu un peu de temps aux lycéens (ainsi qu'aux adultes) pour reprendre leurs esprits. *Roi Lear 4/87* ? Une vraie claque théâtrale vécue ensuite par d'autres spectateurs tout aussi... impliqués.

+ / PAROLES DE SPECTATEURS

Henriette Chesnel, venue voir la pièce à la maison de quartier de la Challe à Éragny-sur-Oise, témoigne bien de l'interactivité acteurs-spectateurs que favorisait cette création :

« Original dans sa mise en scène, ce Roi Lear 4/87, dont le titre n'avait pas manqué de m'intriguer, était surtout très interactif. Cette façon d'interpeller le public était vraiment étonnante. A ce point d'ailleurs que quand l'un des membres des Amis de L'apostrophe a été sollicité pour lire une réplique, j'ai cru qu'il était de mèche avec la troupe. Quelle audace ! »

+ / UN TOUR DU VAL-D'OISE POUR MIEUX LE CONNAÎTRE

Pour son entrée en matière en tant que nouvel artiste en résidence, le metteur en scène Antoine Caubet a relevé le pari de faire voyager son audacieuse adaptation du *Roi Lear* de Shakespeare. Ne nécessitant ni décor ni costumes, la proposition s'adaptait facilement aux exigences d'une tournée.

Disposer des rangées de chaises de sorte qu'elles puissent former un carré où pouvaient évoluer en son centre quatre comédiens ? Rien de plus simple ! Un lycée (à Gonesse), deux centres culturels (Menucourt et Jouy-le-Moutier), un château (celui de la Roche-Guyon), une salle des fêtes (à Montmorency) et une maison de quartier (à Éragny-sur-Oise) ont ainsi pu recevoir successivement cette création et faire vivre à leur public une expérience intense où la prise de risque, et même la mise en danger de l'artiste, n'échappaient à personne.



+ / ROI LEAR 4/87, LES CRITIQUES EN ONT PARLÉ

« Dans une mise en scène originale et dépouillée, Antoine Caubet envoie ses comédiens au charbon – et même parfois le public – pour livrer un spectacle plein de profondeur [...] On sort de Roi Lear 4/87 avec le sentiment étrange d'avoir figuré parmi la cour d'Angleterre et d'avoir été investi des enjeux de l'intrigue. Cette sensation de compassion est très plaisante. Comme un condensé de vie, brutale et déchaînée, en seulement quatre-vingt-sept minutes. »

(Victorien Robert pour le site *Les trois coups*)

« La magnifique traduction de Jean-Michel Déprats ne cherche pas à mettre au goût du jour le texte de Shakespeare mais restitue sa fulgurance poétique et la force des images.

C'est sur cette puissance poétique du texte, sur sa capacité à susciter l'imaginaire et la sensibilité du spectateur, que s'appuie la dramaturgie, d'une extrême cohérence, d'Antoine Caubet qui, avec une rare maîtrise, dégage les parcours des personnages. »

(Irène Sadowska Guillon pour le site *Théâtre du blog*)

« Antoine Caubet insuffle toute sa détermination aux monologues de Lear. Christine Guénon, blessée, perdue, toute en violence et parfois même avec humour, est impressionnante. Quant à Cécile Cholet et Olivier Horeau qui complètent la distribution, ils sont au diapason. »

(Dimitri Denorme dans *Le Pariscope*)





FINNEGANS WAKE - CHAP. 1

Décembre 2012

« Oh, ce n'est pas écrit du tout. Ce n'est même pas fait pour être lu. C'est fait pour être regardé et entendu. » Prenant au pied de la lettre l'injonction de James Joyce lui-même, Antoine Caubet a porté à nos oreilles à la mi-décembre 2012 le premier chapitre de *Finnegans Wake*. Un pari audacieux quand on sait que bien des personnes en abandonnent la lecture avant la fin.

Mais c'est mal connaître Antoine Caubet que d'imaginer qu'un tel obstacle puisse freiner son ardeur. Bien au contraire ! De cette joyeuse folie de mots il a fait son miel et pris le pari que le public, certes un peu désarçonné, au début, s'habitue vite à... ne pas tout comprendre. Les faits lui ont donné raison. Rapidement, la poésie l'a emporté sur le reste et c'est totalement revigorés que les spectateurs sont ressortis de cette heure et demi de face-à-face avec la langue de l'écrivain irlandais.

Publié en 1939, soit moins de deux ans avant sa mort, le livre a pour point de départ l'histoire de Finnegan, un maçon dublinnois aux prises avec l'alcool et sa libido, qui tombe raide mort de son échelle. De cela découlent 800 pages qui brassent pêle-mêle une épopée familiale, des blagues de potaches, l'histoire de Dublin, celle de l'origine du monde... Le tout, noyé dans des litres de Guinness et de whisky, et narré en plusieurs dizaines de langues (dont certaines sorties tout droit de l'imaginaire du génie littéraire !).

Il n'était pas sans risque de vouloir transposer au théâtre ce tournoiement de mots tronqués (« elle se péripate en ticienne »), ces télescopages syllabiques (« la truiteuse rivière »), ces associations extravagantes de noms (« compter à cloche conte »), ces mots-valises (« la chaufiabilité ») ou encore ces innombrables jeux de langage tant sonores que lexicaux (« de fjord en fiolle », « imagifices sur imagifices »). Mais Antoine Caubet a su créer les meilleures conditions d'écoute et de partage de cette œuvre déroutante.

Du choix d'un seul épisode du livre à une scénographie des plus sobres en passant par le recours à la marionnette : tout a concouru à rendre compte de la richesse sous-jacente de l'œuvre, sans la rendre aride, ni purement intellectuelle. Mention spéciale au magistral Sharif Andoura, unique interprète de cette envolée verbale et sur qui repose une grande partie de la réussite de l'entreprise. Very well done !

FOCUS / UNE PIÈCE CHÈRE AU CŒUR D'ANTOINE CAUBET

Ce spectacle, Antoine Caubet l'avait déjà monté en 1998. Il lui avait consacré un an de labeur. Anéanti trois semaines avant la première. Alors que pas une virgule du texte original, réputé obscur, n'avait été modifiée, Stephen James Joyce, ayant droit de l'écrivain et procédurier acharné, s'opposa violemment à ce qu'il soit dit en public. Par défi, par rage, Caubet le « joua » donc lèvres closes. Se faisant la promesse, durant ces représentations absurdes, qu'il remonterait la pièce aussitôt que l'œuvre joycienne serait libérée du joug de son héritier.

Ce qui est arrivé le 1^{er} janvier 2012 où l'œuvre de James Joyce, mort il y a soixante-dix ans, est entrée dans le domaine public. Comme en 1998 son choix s'est de nouveau porté sur la traduction de Philippe Lavergne (1982), qu'il a trouvée plus orale que celle d'André du Bouchet (1962). Laisant un autre acteur, Sharif Andoura, s'emparer du texte et le faire sien, il s'est quant à lui concentré sur la mise en scène. Avec brio.

+ / UNE TOURNÉE MÉDIATIQUE LOCALE POUR LANCER LA DYNAMIQUE

Une nouvelle résidence s'impose aussi via les médias locaux. L'accueil de *Finnegans Wake-Chap.1* nous a offert l'opportunité de mieux faire connaître et apprécier le travail artistique d'Antoine Caubet.

Le 30 novembre 2012, c'est Jean Joël Le Chapelain qui s'en est chargé sur le plateau de la chaîne télévisée locale VOtv. Invité de l'émission culturelle mensuelle, le directeur de L'apostrophe a rappelé tout l'intérêt que son résident théâtre porte à « l'écriture de James Joyce qui lui parle depuis si longtemps. » L'occasion aussi d'inviter les spectateurs à se laisser « surprendre par ces œuvres qui ouvrent des portes mentales et affectives auxquelles ils n'auraient pas pensé. »

A la veille de la présentation, le 12 décembre 2012, c'est ensuite Antoine Caubet lui-même qui est venu faire sa « promotion ». Accompagné de Sharif Andoura il a très habilement animé l'émission que L'apostrophe propose chaque deuxième mercredi du mois sur l'antenne de la station RGB.

Confidences, anecdotes, fous rires et même extrait du spectacle, ont ponctué la riche demi-heure consacrée à *Finnegans Wake-Chap.1*. On retiendra notamment ce moment émouvant où Sharif Andoura a reconnu à Antoine Caubet cette grande qualité : « savoir placer l'acteur à un endroit qui est l'essence même du jeu. »

+ / UNE TOUCHANTE RENCONTRE APRÈS LE SPECTACLE

La rencontre qui a suivi la représentation a prouvé la grande complicité qui unit Antoine Caubet et son comédien Sharif Andoura. En témoignent ces réponses très complémentaires aux questions des spectateurs.

Pourquoi le choix d'un texte aussi... particulier ?

« Il y a, certes, dedans beaucoup de choses qui nous dépassent. Mais quand on lui prête une oreille attentive on reçoit quelque chose qui ressemble à une histoire de mémoire, d'humanité, d'origine du monde. Ce texte c'est comme un fleuve qui charrierait tout ce que contient la Terre. » (Antoine Caubet)

« Moi c'est en m'attelant à son apprentissage que beaucoup d'images me sont apparues, me renvoyant à la fois à des choses universelles et très personnelles. » (Sharif Andoura)

Pour l'aborder comment fait-on ?

« En employant au mieux les outils théâtraux. Autant je les avais restreints au minimum avec Roi Lear 4/87 autant là j'en emploie le maximum. Corps, voix, jeu, sons, lumières, espaces, matières... il a fallu avec tout cela créer les meilleures conditions d'écoute et de partage d'une œuvre qui ne se donne pas facilement » (Antoine Caubet)

« En tant que comédien je me suis, quant à moi, attaché à construire dessus une pensée, la mienne. Tout au long de la pièce j'ai un fil, un chemin que je suis. Et je fais en sorte que le public en fasse de même. Ce qui implique une souplesse de ma part. L'expérience vécue un soir avec une salle ne sera pas la même que celle qui lui succédera le lendemain. » (Sharif Andoura)

« Comme avant. Finn Renaît ! Prends. Hâte-toi, enmemémore-moi. Jusqu'à ce que mille fois tes. Lèvres. Clefs de. Données !(...) »

+ / PAROLES DE SPECTATEURS

« Un spectacle étourdissant. Faire entendre avec brio et gourmandise, le chant du monde, le chant au monde qu'est le premier chapitre du Finnegans Wake de Joyce : c'est l'entreprise folle d'Antoine Caubet. Un texte porté avec force par Sharif Andoura, une mise en scène de formes et d'ombres, le mic-mac des langues qui se mêlent, l'amour, la mort... Un texte fondamental à entendre. On y rit, on s'y étonne, on grince, on admire la force poétique qui fait ressortir le spectateur différent, animé lui aussi de l'Élan. Réveille-toi Finnegan ! »

(Extrait d'un billet posté sur un blog à l'issue de la représentation du 13 décembre 2012 par Pascal Meunier, professeur de lettres au lycée Notre-Dame de Bury à Margency)

+ / UNE IMMENSE PRESTATION D'ACTEUR SALUÉE PAR LA PRESSE

« Ce Finnegans Wake repose sur un acteur épatant. Le poil roux, plus irlandais que nature dans son costume orange et vert bigarré, Sharif Andoura est un mélange de pilier de pub et de Till l'Espiègle, un arlequin gaélique que l'on suit avec délice dans les méandres de l'œuvre, ou du moins de son premier chapitre. »

(René Solis pour *Libération*)

« Ce texte, certes déroutant voire muet pour le lecteur, se révèle dès lors qu'il passe par la voix, le corps, les matières, et dans un espace scénique. C'est ce qui nous est offert ici (...). Antoine Caubet a conduit avec intelligence le comédien Sharif Andoura, qui donne vie et sens au texte tout au long du spectacle. »

(Anne-Marie Watelet pour le site *Un fauteuil pour l'orchestre*)

« Le travail que fournit Sharif Andoura est remarquable de mémorisation, d'assimilation et de diction. Il s'empare de cette parole et la fait étonnamment sienne. C'est maintenant son histoire. Et nous, perdus dans toute cette décomposition textuelle, nous l'admirons gambader sur ce terrain de jeu dont il ne néglige aucune attraction. Sous le regard bienveillant de son metteur en scène, il nous transmet cette épopée sans relâche, maîtrisant à lui seul tous les accents de la pièce. »

(Audrey Chazelle pour *Inferno*)

« Sharif Andoura fait preuve, en s'emparant avec une aisance sidérante et éblouissante de ce texte, que chacun de ses gestes contribue à dire en même temps que sa voix, d'un talent qui confine au génie. Rares sont les interprètes de cet acabit. »

(Catherine Robert pour *La Terrasse*)



« La fin. Mais c'est un monde
de chemins qui partent vers
ailleurs. Vers des antans.

Traces. Pas de cendre argentée
ni d'électricité pour ceux-là !

Tandis que les chandelles
flatteuses brûlent. Comment
vas-tu Anna ? Sa chevelure est
brune comme le fut toujours.

Et méandre et vague.

Repose-toi maintenant !

Plus de Finn ! »

« Un fil court à travers tout l'opéra : le sacrifice de Lucia, ou plutôt sa traque par les hommes (...) Une grande tension dramatique parcourt ainsi l'œuvre ; Lucia voit très vite son salut dans la mort uniquement, et malgré sa résistance, ne peut lutter contre les conjurations de tous sans exception (...) Cet opéra est magnifique, il est aussi très violent, impitoyable pour son héroïne, cette guerrière de l'amour, abattue. »
(Extrait de la note d'intention de scène d'Antoine Caubet)



LUCIA DI LAMMERMOOR

Mars 2013

Nous sommes en Écosse à la fin du XVI^e siècle. Sur fond de guerres de religions entre protestants et catholiques, la famille des Ashton a pris possession du château des Ravenswood, leurs opposants héréditaires. Enrico Ashton, au bord de la banqueroute, veut arranger le mariage de sa sœur Lucia avec Lord Arturo, riche propriétaire. Mais Lucia aime Edgardo Ravenswood, l'ennemi juré de la famille...

Lever de rideau sur le plateau de L'-Théâtre des Louvrais. Un chœur entre en scène. Il se compose d'hommes et de femmes, censés représenter, on l'imagine aussitôt, les membres d'une communauté. « De terribles nuages planent sur cette maison » nous annoncent-ils bien vite dans un chant collectif de toute beauté. Le ton est donné : ce qui va suivre rimera avec désordre et tumulte.

Mais pour l'heure, c'est l'insouciance qui domine. Isabelle Philippe, jolie Lucia enveloppée dans une robe rose fushia, traverse le plateau, légère comme une plume, au son de la harpe. La belle est amoureuse et, toute à son bonheur, chante les louanges de son bien aimé. « Quand il est à mes côtés, c'est comme si le ciel s'ouvrait pour moi »... Par la voix enchanteresse de la soprano l'opéra romantique par excellence tient toutes ses promesses !

Un Edgardo séduisant (et bien moderne !) dans sa veste de cuir, lui répond sur le même ton ; « Oublie tout autre sentiment... Que seul l'amour vive en toi... La brise portera jusqu'à toi mes ardents soupirs ». Face à de telles promesses, on se demande quel malheur pourrait bien venir contrarier une si harmonieuse union.

Nous le saurons très vite au début de l'Acte II. Sur un plateau, plongé dans la pénombre, il est désormais question de « tourments » et de « douleur ». La tragédie est en marche, le public le sent. Au fil des scènes, seule Lucia, qui incarne l'amour et l'honnêteté, chantera ses émois dans la lumière. Ceux qui la manipulent, son frère notamment, évolueront dans l'ombre. Tels des chasseurs prêts à bondir sur leur proie.

« Mon heure dernière est arrivée » pressent Lucia quand la situation lui échappe. Désespérée, trompée et manipulée, elle se jette, tête la première, dans l'eau de la vraie mare reconstituée en plateau. « Oh ! Malheureux amour » lâche-t-elle, cheveux humides, entre deux sanglots.

L'Acte III achèvera de conduire la belle vers son tragique destin. Au côté d'un chœur, présent tout au long de celui-ci, Isabelle Philippe déploie tout son talent. La fameuse et tant attendue scène de la folie arrive et, dans sa robe de mariée ensanglantée, Lucia fait frissonner toute la salle.

Dans cet opéra la mort rode, tout le monde le sait. A travers un final émouvant, le public découvrira qu'elle n'a pourtant rien d'effrayant. Car elle est ici synonyme de délivrance et marque les retrouvailles dans l'au-delà avec celui qu'elle n'a jamais cessé d'aimer. Il y a là comme un petit air de *Roméo et Juliette*, non ?

RETRO

/ 28 FÉVRIER 2013 : UNE MISE EN BOUCHE TRÈS INSTRUCTIVE

« Du malheur d'être amoureux quand on est une jeune femme soumise aux pressions multiples de la société » : c'est en ces termes qu'Antoine Caubet a résumé aux journalistes venus l'entendre dans le hall de L'-Théâtre des Louvrais la trame dramaturgique de *Lucia di Lammermoor*.



Très éclairant sur sa propre vision de l'œuvre de Donizetti, créée à Naples en 1835, le metteur en scène de la création a surtout profité de cette conférence de presse pour saluer le choix d'Isabelle Philippe dans le rôle titre. « J'ai tout de suite vu Lucia comme une femme qui, bien qu'elle soit une victime, lutte pour ne pas l'être. Le tempérament d'Isabelle Philippe la fait naturellement aller dans ce sens. De même que l'ampleur de son chant qui est tel qu'on est d'emblée dans le registre d'une résistante et d'une guerrière. »



A cela s'ajoute le fait qu'une grande comédienne sommeille en elle. « Isabelle réagit extrêmement vite aux propositions et est capable d'inventer au-delà de celles-ci. » se réjouissait alors l'homme de théâtre à deux semaines de la première.



Andrée-Claude Brayer, directrice du Conservatoire à Rayonnement Régional de Cergy-Pontoise, ne semblait pas surprise de cette analyse. Pour l'avoir déjà accompagnée en 2005 lorsqu'elle incarnait pour nous *La Traviata* de Verdi, la chef d'orchestre sait de quoi la soprano lyrique est capable. « Donizetti fait chanter Lucia du début à la fin. Il nous fallait donc une interprète en mesure de relever le défi. Sans Isabelle Philippe on ne se serait tout simplement pas lancé là-dedans. »

En parlant de cette dernière là voilà justement qui arrive ! Pour inviter, d'un geste délicat, les participants à cette conférence de presse à la suivre en salle de répétition. En guise de cadeau leur sont offertes quelques séquences chantées en duo avec le ténor Juan Carlos Echeverry (alias Edgardo). Un privilège jubilatoire !

+ / EN AMONT : UNE GRANDE TOURNÉE MÉDIATIQUE

En mars 2013, le « marathon médiatique » a commencé par un direct sur le plateau de la chaîne locale VOtv. Jean Joël Le Chapelain, directeur de L'apostrophe, s'est volontiers plié à l'exercice en compagnie d'Andrée-Claude Brayer et d'Antoine Caubet. A dix jours de la première il convenait d'aller à l'essentiel. Ce que se sera efforcé de faire, avec de bons talents de communicant, notre metteur en scène en résidence. « L'histoire est attirante pour un homme de théâtre car elle ressemble beaucoup à celle de *Roméo et Juliette*. Du sang shakespearien traverse cette histoire même si on est en plein romantisme » a-t-il vanté.

Il n'en fallait pas plus à Andrée-Claude Brayer pour confirmer qu'outre d'excellents chanteurs la création de cet opéra imposait la présence de « comédiens de haute tenue ». Antoine Caubet semblait rassuré sur ce plan. « Tous ne demandent qu'à travailler théâtralement et c'est très plaisant pour moi. Cette œuvre ne mobilise pas que leur potentiel de chanteur. Elle sollicite aussi leur capacité d'expression dramatique. Je dois donc faire en sorte qu'à l'intérieur du chant il y ait des éléments d'interprétation pure et un développement dramatique pour chacun d'entre eux. »

Quelques jours plus tard, dans une deuxième émission passionnante, diffusée sur les ondes de la station de radio locale RGB, Antoine Caubet apportait une autre précision importante. Et qui concernait cette fois le rôle clé du chœur dans cet opéra de Donizetti. « Pour moi, tous les personnages qui sont sur scène doivent réellement avoir quelque chose à y faire. C'est le cas des membres du chœur que je ne vois pas comme de simples accompagnants mais comme les premiers spectateurs du drame qui se joue entre Edgardo et Lucia. » On en verra quelques jours plus tard la traduction concrète en plateau.

+ / EN AMONT : LES PRÉCIEUX ÉCLAIRAGES D'UN AMI DE L'APOSTROPHE

A très peu de temps de la première représentation de *Lucia di Lammermoor*, Jean-Claude Bataillé, membre actif de l'association des Amis de L'apostrophe, venait essayer les plâtres d'une nouvelle expérimentation de la scène nationale en matière d'action culturelle : la conférence. Féru d'opéra, ce dernier avait préparé un exposé très complet sur l'œuvre de Donizetti. Il garde un beau souvenir des échanges qu'a favorisé cette initiative.

« Il ne s'agissait évidemment pas de raconter l'histoire de Lucia, car le spectacle allait suivre, mais de mettre en appétit les futurs spectateurs. J'ai donc porté l'accent sur le bel canto et sur la façon d'aborder cet ouvrage de Donizetti qui marque la fin de cette période dite du "beau chant". En m'appuyant notamment sur un DVD où la soprano Joan Sutherland campait une Lucia d'exception, j'ai essayé d'expliquer les caractéristiques des voix.

Profitant de l'occasion, j'ai aussi parlé de l'opéra d'aujourd'hui. S'ils ne sont pas préparés, beaucoup de spectateurs peuvent être désarçonnés par des mises en scène contemporaines. Or il y a pourtant des relectures extraordinaires et qui balaient d'un trait l'idée que l'opéra est un genre vieillot. »

+ / EN AVAL : UNE RENCONTRE D'APRÈS-SPECTACLE TRÈS INSTRUCTIVE À L'ISSUE DE LA DEUXIÈME DES SIX REPRÉSENTATIONS À L'AFFICHE

Venue au grand complet échanger avec un public qui l'avait vue chanter durant deux heures, l'équipe artistique de *Lucia di Lammermoor* a d'abord fait dans les remerciements. Marco Angioloni (Normanno), Mayako Ito (Alissa), Vincent Billier (Raimondo), Jean-Vital Petit (Lord Arturo), Patrice Berge (Lord Enrico) - sans oublier bien sûr Juan Carlos Echeverry (Edgardo) et Isabelle Philippe (Lucia) ! - : chacun y est allé de son petit commentaire enthousiaste sur le projet !

Tout à sa joie d'avoir su fédérer ce petit monde, Antoine Caubet en a alors profité pour revenir sur son propre cheminement. « Cet opéra m'a séduit pour ses vertus dramatiques. D'abord *Roméo et Juliette* n'est pas loin. Mais il faut reconnaître aussi que le thème et l'apparition de la folie sont très intéressants à travailler pour un metteur en scène. »

Une transition toute trouvée pour Isabelle Philippe, soucieuse de bien rappeler au public que derrière les chanteurs il y a aussi des acteurs en puissance. « Le jeu nourrit le chant, assure la soprano. Une fois réglés les problèmes techniques sur nos rôles, il va colorer la voix de certains sentiments et nous emmener bien au-delà de ce que l'on pouvait imaginer. Mais ça exige un grand lâcher prise mental et une confiance dans le travail commun. »

Celui d'Antoine Caubet, « assez peu spectaculaire » selon ses dires, a surtout consisté à « faire en sorte que le spectateur se mette en position attentive ». « Ce qui m'intéresse c'est comment provoquer l'écoute » continue de prêcher notre résident théâtre.

*« A force de se concentrer sur la technique, en tant que chanteurs, nous avons parfois tendance à oublier l'aspect théâtral de l'opéra. Raconter une histoire, construire un univers, tout en gardant la primauté des voix, nous rapproche d'un élément premier de notre démarche, l'intérêt, le plaisir d'être au théâtre »
(Juan Carlos Echeverry, jeune ténor colombien interprétant Edgardo)*

RAPPEL / Antoine Caubet, quatrième résident de L'apostrophe embarqué dans cette aventure

C'est depuis 2000, et la renaissance de son plus grand théâtre dans le quartier des Louvrais à Pontoise, que L'apostrophe réalise en biennale une production d'opéra en collaboration avec le Conservatoire à Rayonnement Régional de Cergy-Pontoise. Nombre de ces aventures artistiques et de création ont associé nos artistes en résidence. Charlie Brozzoni pour *West side story* de Bernstein (2001) Béatrice Massin pour *Orphée et Eurydice* (2003), Yves Beaunesne pour *Così fan tutte* (2011) ont ainsi endossé, avant Antoine Caubet, la double casquette de résident et de metteur en scène d'opéra. Une preuve supplémentaire de la pertinence de ces compagnonnages artistiques pour la vie de la maison.





ŒDIPE ROI

Novembre 2013

« Mon envie est de convier les spectateurs à vivre cette tragédie au présent de la représentation et non comme un texte littéraire lointain et fermé sur lui-même. Nous mettre à son épreuve, le mettre à notre épreuve ». Dans la lignée de ses précédentes aventures théâtrales (*Roi Lear 4/87, Le partage de midi, Finnegans Wake chap.1*) Antoine Caubet entendait poursuivre avec *Œdipe Roi* sa quête d'un théâtre qui s'invente comme en direct, qui interroge notre humanité dans l'immédiateté du face-à-face entre la salle et la scène. Ce vœu d'une expérience partagée n'est pas resté pieu. Une fois encore, notre metteur en scène en résidence est parvenu à faire du spectateur un membre à part entière de son projet.

Avec cette œuvre emblématique de Sophocle, Antoine Caubet n'avait pas choisi la facilité. A l'image de ces grands monuments du théâtre tellement lus, tellement joués et tellement ancrés dans l'inconscient collectif qu'ils font figure de textes sacrés, *Œdipe Roi* tient du défi impossible. Comment adapter une pièce qui a été interprétée des milliers de fois, en des milliers de façons ? Notre résident théâtre a répondu à cette question de la manière la plus simple qui soit : en ne cherchant surtout pas à la reconstituer.

L'avalanche de mots - maîtrisés de bout en bout par les comédiens -, la netteté du récit - pas un son écorché -, et la gravité de l'histoire - racontée dans les yeux des spectateurs -, avaient ici la primauté. Nul besoin n'était, aux yeux du metteur en scène, d'y ajouter des toges, un faux temple dionysien ou d'autres artifices. Des gradins en bois pour permettre aux personnages de déambuler, des escaliers en métal pour aller et venir : la scénographie, tout comme les costumes d'ailleurs, n'empruntaient absolument rien au registre antique. Seul comptait qu'*Œdipe* soit là, parmi nous.

La plupart des spectateurs connaissaient déjà plus ou moins l'histoire de cet homme à qui tout souriait - roi aimé de Thèbes, mari comblé, père de quatre enfants adorables - et qui assiste, impuissant, à sa chute quand la vérité vient s'immiscer dans sa vie. Mais de là à se retrouver placés dans la position de témoins d'un malheur inéluctable : ça ils ne s'y attendaient vraiment pas !

Or dès le début, ils ont fait partie de la fable. Et jusqu'à la fin, des adresses régulières les ont invités à s'identifier aux citoyens de Thèbes, à statuer sur le sort d'*Œdipe*. Attentifs aux injonctions des Chœurs, incarnés par deux chanteuses-comédiennes aux voix entêtantes, aux susurrements ironiques et aux rires diaboliques, ils ont mené l'enquête.

Le texte (dans sa nouvelle traduction signée Antoine Caubet) mais aussi les voix, fourmillaient d'indices. Celle d'Œdipe (magnifiquement joué par Pierre Baux) était haletante et fragile, comme pour témoigner de l'effroi de se découvrir soi-même. Celle de Créon (interprété par Antoine Caubet lui-même) résonnait par la beauté de ses graves, dégageant une autorité naturelle désarmante. Celle de Jocaste incarnait le mensonge tandis que celle de Tirésias, poignante, laissait deviner l'issue tragique.

La lumière, autre élément clé de la mise en scène, contribuait elle aussi à nous mettre sur la voie. Après un démarrage comme en pleine journée, nous avons, comme Œdipe, plongé peu à peu dans l'obscurité. Quand des pans du plateau apparaissaient, telles des pièces isolées d'un puzzle, il fallait être aux aguets, enquêter comme le roi de Thèbes. Mais sans pour autant perdre de vue la pénombre où attendaient des personnages capables de faire éclater la vérité !

Celle-ci (avoir sans le savoir, tué son propre père et épousé sa mère) sera insupportable à entendre pour Œdipe. Comme le prouve cette confidence de Laureline, une spectatrice troublée, elle le fut aussi côté public : « Le malheur, la déchéance physique et morale du personnage nous interpellent. Connaissons-nous vraiment nos proches ? A-t-on une vraie vision de notre passé ? Savons-nous quel chemin nous empruntons ? Une chose est sûre : une seule vérité a la capacité terrible de nous détruire ».

« Le pire ennemi de la tragédie, grecque en particulier, est la solennité, la fausse reconstitution (et son pendant, la contemporanéité à tout crin), la pseudo ritualisation. C'est pourquoi ce projet propose d'afficher clairement la théâtralité immédiate, brute, de cette œuvre en la centrant de façon directe et unique sur le jeu et la parole »

(Extrait de la note d'intention de scène d'Antoine Caubet)



RÉTRO

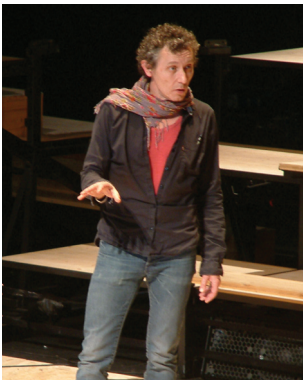
/ 30 OCTOBRE 2013 : RETOUR EN 425 AV. J.-C.
LE TEMPS D'UNE RÉPÉTITION PUBLIQUE

« Vous, générations de mortels ! »... L'interpellation est franche et directe. Micro à la main, la comédienne Delphine Zucker plante le décor. Une peste qui sévit, une population décimée et des spectateurs qui, à l'époque, revivaient ces événements tragiques via le filtre de la représentation. « Revenons en 425 av. J.-C. Ces spectateurs d'il y a 2500 ans, quels visages avaient-ils ? Quelles attentes avaient-ils ? » interroge celle dont on ne sait pas encore qu'elle interprétera le chœur et le coryphée avec Cécile Cholet.

Pour permettre ce voyage dans le passé, rien de mieux que d'entendre parler Œdipe lui-même. Mais en grec ancien s'il vous plaît ! Dos au public, Pierre Baux adresse ses premiers mots au peuple de Thèbes. Quand il se déplace pour nous faire face, la traduction française (d'Antoine Caubet) prend le relais. « Mes enfants, que faites-vous là devant moi ? ». Le vieillard qui lui répond du plateau ne mâche pas ses mots. « La ville n'arrive plus à tenir la tête hors du flot meurtrier qui l'abat (...) Nous te supplions de trouver le remède. Toi le meilleur des mortels, sauve la ville ! »

Quelques minutes auront suffi aux spectateurs venus en nombre assister à la répétition publique d'*Œdipe Roi* pour saisir l'enjeu dramatique de la pièce. Mais ce n'est qu'au terme de cette heure et demi de travail sous la houlette d'Antoine Caubet qu'ils ont compris où ce dernier souhaite en venir. Mettre en lumière ce qui reste aujourd'hui « de vivant, de sensible et de théâtral » d'un texte vieux de 2500 ans : voilà ce qui a poussé le metteur en scène à se confronter à Sophocle.

Comprendre pourquoi « des paroles, qui n'ont rien à voir avec nous aujourd'hui, nous parlent encore »... Les explications fournies ce soir-là, comme les différentes tentatives menées – avec le chœur notamment – auront permis d'apporter de premiers éléments de réponse à un public bien mis en appétit par une généreuse équipe artistique.



+ / ŒDIPE ROI, LES CRITIQUES EN ONT PARLÉ

« Par cette version réussie et imaginative (notamment avec les chœurs), Antoine Caubet confirme un talent qui saute aux yeux. »

(Jack Dion de Marianne dans son blog Rideau !)

« Sa lecture fine de l'œuvre, accompagnée d'une nouvelle traduction résolument moderne, en font un spectacle captivant où, paradoxalement, alors que l'intrigue est d'une limpidité totale, le suspens va grandissant. »

(Julia Bianchi pour le site internet Teatrorama)

« Dans un dispositif dépouillé, Antoine Caubet met en scène la tragédie de Sophocle comme un conte qui exalte la parole et les émotions. Avec un usage parcimonieux de la lumière, la création de clairs-obscurs, la proximité des comédiens, eux-mêmes installés sur des gradins de bois, l'histoire du héros plein d'hybris, qui enrage de découvrir la "souillure" (la souillure, c'est lui), devient la nôtre. »

(Sylviane Bernard-Gresh pour Télérama)

« Les comédiens ont de l'énergie à revendre. Occupant l'ensemble du plateau, ils jouent de ses ressources pour l'animer. On perçoit bien le travail sur les positionnements symboliques des personnages : tantôt en hauteur quand ils haranguent, ou tentent de s'imposer, tantôt à notre niveau quand approche la déchéance. »

(Laura Plas pour le site internet Les Trois Coups)



LA RÉSIDENCE
UN LIEN PERMANENT
AVEC UN TERRITOIRE
ET SA POPULATION

RETRO

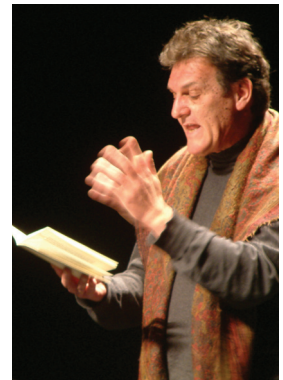
/ 19 JANVIER 2012 : LE TOP DÉPART D'UN COMPAGNONNAGE

« Une résidence ça vous permet d'entrer en relation de manière régulière avec les univers que des artistes nous proposent ». C'est par ce préambule que Jean Joël Le Chapelain a donné ce soir-là le top départ des trois nouvelles résidences artistiques accueillies à L'apostrophe. Devant des spectateurs venus nombreux, le directeur de la scène nationale a rappelé combien important ces compagnonnages avec des créateurs qui sont à la fois pour nous « des phares et des miroirs ».

En guise de mise en bouche, le nouveau metteur en scène en résidence avait fait un choix original : donner à entendre le discours prononcé par Claude Simon lors de la remise de son prix Nobel de littérature en 1986. Plusieurs phrases ne pouvaient manquer d'interpeller le public (« Le meilleur des styles est celui qui ne se remarque pas », « Je n'ai pas voulu faire, mais dire »...). Faisant siennes ces paroles, Antoine Caubet a mis tout le monde en appétit. Aussi, quand est venu le temps de dire ce qu'il pouvait attendre de sa résidence, il est resté dans cette même veine :

« Dans ma carrière je me suis toujours arrangé pour être en lien avec un lieu. Ceci pour une raison simple : il faut bien être au milieu du monde pour le découvrir, le transformer et le rêver. Pour vous comme pour moi ça peut être intéressant de faire ce petit bout de chemin ensemble. Mon but a toujours été de faire en sorte que le théâtre existe au plus près de chacun d'entre vous. Mais pour que la magie opère il faut que l'on fasse ça ensemble »

(Extrait de l'intervention d'Antoine Caubet lors de la soirée de lancement des résidences le 19 janvier 2012)



/ FÉVRIER 2012 : SIX HEURES POUR APPROCHER LE ROI LEAR EN FILIÈRE PROFESSIONNELLE

Se glisser dans la peau d'une des trois filles du Roi Lear ? Avant de croiser Antoine Caubet, pour une classe à PAC à la saveur très théâtrale, les élèves de bac professionnel secrétariat du lycée de l'Hautail de Jouy-le-Moutier, n'y avaient même pas pensé. Or, après six heures de sensibilisation, Shakespeare n'avait (presque) plus de secrets pour elles. Et le théâtre, quant à lui, était devenu une réalité totalement accessible. Résultat : c'est un bilan 100% positif de l'opération que nous a dressé Josette Pasquier, professeur d'arts appliqués dans cet établissement.

« Après une première séance de trois heures axée sur la découverte mutuelle, les élèves sont entrées avec enthousiasme dans le vif du sujet. Mises en confiance, et très sensibles à la voix si particulière d'Antoine Caubet, elles ont dépassé leurs craintes initiales. Le sentant très à leur écoute et plein de bienveillance elles ont osé se lâcher. Il fallait voir leur fierté quand Antoine Caubet les a félicitées. A ses yeux les entendre dire ces phrases de cette manière et faire preuve de tant d'exigence vis-à-vis d'elles-mêmes les avait rendues belles. Un compliment qui leur est allé droit au cœur. »



/ 10 MAI 2012 : LES TRAVAILLEURS SOCIAUX APPRIVOISENT L'ACTE THÉÂTRAL

C'est en partenariat avec l'association Cultures du Cœur en Val-d'Oise qu'a pu se monter un atelier de sensibilisation à la pratique théâtrale. Le 10 mai 2012, deux heures auront suffi à Antoine Caubet pour emporter l'auditoire. Florence Guillet, coordinatrice de l'association nous évoque les bienfaits qu'en ont retirés les stagiaires.

« Dans le cadre d'une session de formation qui s'étalait de mars à juin nous souhaitions organiser une rencontre avec un artiste. Autrement dit un temps de pratique qui pouvait constituer une respiration pour nos stagiaires. Antoine Caubet a été parfait dans ce rôle. Disponible et à leur écoute, il leur a ouvert de nombreuses portes et permis de s'exprimer. Avec lui, elles ont lâché prise. Or leur quotidien de professionnelles de l'insertion ne leur en donne pas souvent l'occasion. Grâce à lui je crois qu'elles ont bien mesuré les enjeux et les bénéfices de la médiation culturelle. »

FOCUS / UN RÉSIDENT TRÈS CHALEUREUX LORS DES OUVERTURES DE SAISON !

Juin 2012 – Deux rendez-vous en perspective !

Ce 8 juin, pour la présentation de saison 2012/2013, Antoine Caubet n'était déjà plus un inconnu pour beaucoup de spectateurs. La tournée valdoisienne de sa création *Roi Lear 4/87*, qui venait tout juste de s'achever, avait en effet permis à nombre d'entre eux de découvrir un comédien et metteur en scène pour qui le verbe « donner » a véritablement du sens. Lorsqu'il a laissé entendre qu'il en serait de nouveau de même avec deux rendez-vous à venir (*Finnegans Wake-Chap. 1* et l'opéra *Lucia di Lammermoor* de Gaetano Donizetti) le public a pris date.

Juin 2013 – Œdipe comme on ne nous en avait jamais parlé !

« Roi du désir et de la volonté de savoir » : voilà comment Antoine Caubet cerne le personnage d'Œdipe. Le 18 juin 2013, il a tenu le public en haleine en lâchant cette petite phrase : « Vous tous dans la salle en savez un peu plus que lui. » Autrement dit l'adaptation du mythe qu'il nous prépare promet de nous impliquer tout entier dans une vaste enquête. « Comme l'a dit le philosophe Michel Foucault Œdipe est "trop de choses à la fois". On verra ensemble dans quelle mesure il dit vrai. » Un défi bien tentant...



FOCUS / ACTIONS EN MILIEU SCOLAIRE : QUAND DES LIENS PRIVILÉGIÉS SE TISSENT AVEC LES ARTISTES

La venue aux spectacles est l'un des moyens pour les publics scolaires d'approcher l'art théâtral. Les ateliers de sensibilisation en sont un autre. L'idéal étant, bien sûr, de pouvoir combiner les deux. C'est ce que L'apostrophe essaie de proposer à ses établissements partenaires. La présence d'artistes en résidence l'y aide tout particulièrement. Illustration avec Antoine Caubet via les compte-rendus de quelques temps forts vécus ces trois dernières années dans les collèges et lycées du département.

Saison 2012/2013 :

Les premiers pas de la compagnie se font au lycée de Margency

C'est le lycée Notre-Dame de Bury de Margency qui a ouvert le bal des actions en milieu scolaire. A l'automne 2012 les élèves d'une classe de première L ont pu, deux mois avant d'assister à la représentation de *Finnegans Wake*, prendre part à un atelier de 4 heures avec Antoine Caubet. Enchanté par cette intervention, Pascal Meunier, leur professeur de français, l'a relatée sur un blog consacré à la vie culturelle de l'établissement.

« En début d'année, la vie en première L démarre systématiquement par un atelier d'expression corporelle.

*Construction du groupe, découverte des autres et de soi, dépassement, rires... une expérience intense depuis 4 ans qu'elle est menée. (...) Après un danseur de la troupe de Carolyn Carlson, et son cours mémorable d'il y a quelques années, la visite d'Antoine Caubet aura été un des grands temps forts de la série (...) Sa disponibilité, son empathie et son professionnalisme ont su rencontrer et toucher les élèves de première. Deux spectacles de cet artiste en résidence à L'apostrophe nous attendent maintenant : le *Finnegans Wake* et sa mise en scène de l'opéra *Lucia di Lammermoor*. »*



(Posté à l'issue de l'atelier théâtral du 27 septembre 2012)



Reportage / 8 avril 2013 : Antoine Caubet en version Masterclass... à PAC !

La série de représentations de l'opéra Lucia de Lammermoor à peine achevée, son metteur en scène retrouvait déjà le chemin... du lycée. En l'occurrence celui d'Alfred Kastler à Cergy où une classe de seconde à Projet Artistique et Culturel (PAC) l'attendait de pied ferme. Passé le temps des présentations (« En tant qu'artiste en résidence de L'apostrophe j'accompagne le théâtre dans les multiples activités qu'il peut avoir ») est vite venu celui de la pratique. « J'ai l'intention de vous faire faire un travail d'acteur » a d'emblée annoncé Antoine aux adolescents.

L'exercice du jour, à exécuter par groupes de cinq, invitait les élèves à se souvenir d'une scène de l'opéra découvert quelques jours auparavant. « Qu'elle vous ait plu, déplu, interpellé ou étonné, l'idée est de la recomposer entre vous et de nous la faire deviner » a lancé comme défi aux jeunes l'homme de théâtre.

Passant de l'un à l'autre, il a d'abord cherché à réveiller les acteurs en eux. « Qu'est ce que tu crois qu'elle ressent à ce moment-là ? », « Si elle meurt, comment va-t-on le traduire au plateau ? » les a-t-il notamment incités à se demander.

La suite de la séance a pris la forme d'un cours de théâtre riche de conseils... mais aussi de consignes. Celles-ci ont autant porté sur la nécessité de prendre en compte le public (« Là on doit y croire un peu plus », « Essayez de ne pas faire semblant »...) que sur l'importance d'une bonne posture (« Le regard fixe, les bras bien le long du corps : voilà comment débute tout travail », « Si vous êtes dans le cœur, il faut que vos déplacements se fassent sans à-coups »...).

Sans oublier évidemment le b.a.-ba d'une bonne construction théâtrale : « Toute proposition se doit d'avoir un début, un milieu et une fin ». CQFD.

Reportage / 10 et 11 avril 2013 :

Deux proches d'Antoine Caubet au cœur des Melting' Potes

Chaque année, nos deux journées de Rencontres Interscholaires des Arts nous donnent l'occasion de valoriser des artistes complices de L'apostrophe. L'édition 2013 des Melting' Potes aura permis de faire plus ample connaissance avec deux comédiennes ayant des liens étroits avec notre résident théâtre : Aurélie Van den Daele et Clotilde Ramondou. Toutes deux se sont révélées de grandes pédagogues auprès des groupes dont elles avaient la charge.

Dans une salle du collège Nicolas Flamel de Pontoise, la première s'est beaucoup appuyée sur les improvisations des jeunes. Non sans omettre de leur rappeler les règles essentielles qui prévalent au théâtre (« Si on fait quelque chose d'éparpillé, le public ne comprend pas », « On prend toujours son temps avant d'adresser une parole », « L'important ce n'est pas la chute de l'histoire mais comment on va la raconter »...).

Toute aussi soucieuse de parvenir à un beau résultat collectif, Clotilde Ramondou en appelait à la responsabilisation de chacun dans l'auditorium du lycée Pissarro. « Vos idées sont bonnes mais, pour que ça ne donne pas un chaos général, il va maintenant falloir trouver le bon agencement des séquences. Je compte sur vous ! ».

A l'issue de ces deux journées de travail, Clotilde et Aurélie ont retrouvé les dix autres artistes intervenants pour le rendu au plateau du travail effectué. Sur la thématique inspirante de « l'incident » nos deux comédiennes n'ont pas manqué d'imagination...



Reportage / 26 avril 2013 : Nouvelle étape au lycée de Cergy pour la compagnie

Après Antoine Caubet pour la première séance (voir plus haut), c'est Aurélie Van den Daele qui a continué d'accompagner la classe à Projet Artistique et Culturel du lycée Alfred Kastler de Cergy. Le petit détour par l'opéra effectué, le théâtre proprement dit faisait son retour.

Au cœur des « préoccupations dramatiques » de nos jeunes : les aventures d'*Œdipe Roi*, appelé à être mis en scène par Antoine Caubet la saison suivante.

Via de petits jeux très ludiques, Aurélie Van den Daele les a transportés dans la cité de Thèbes, là-même où sévit la peste et se prépare une tragédie. « Je dois sentir la crainte se propager. Je veux donc des dos courbés, des têtes baissées et des regards apeurés » a commencé par demander la comédienne lors d'un premier exercice de déambulation.

Puis, c'est par lignes de six que les jeunes ont relevé le défi suivant : « Quand je claque dans les mains vous faites un pas en avant et vous endossez le rôle que je vous propose ». Invitant chacun à « faire quelque chose de significatif », Aurélie leur a fait quitter l'espace d'un instant leur peau de lycéens pour devenir tour à tour « un roi acclamé par son peuple », « un oracle prédisant l'avenir », « un vieillard », « quelqu'un en colère », « une créature monstrueuse », « une personne victorieuse et sûre d'elle »... Fous rires garantis !

Tragédie antique oblige, un petit crochet par la case du chœur s'imposait enfin. « Vous allez me jouer un chœur de petits enfants puis un autre de gens très en colère. Mais avec toujours en tête cette consigne : vous ne faites qu'une seule personne quand vous en formez un. » On ne saurait trouver meilleure façon d'appréhender par avance la création à venir de la saison suivante !



Reportage / 3 juin 2013 : Dernière ligne droite au lycée Montesquieu d'Herblay

Ce jour-là, nous sommes à J-8 du spectacle de fin d'année prévu au Théâtre Roger Barat. Dans cet établissement où l'enseignement de spécialité et l'option facultative théâtre rencontrent un grand succès on sait bien ce que l'angoisse de monter sur scène signifie. Le choix d'adapter Lys Martagon de Sylvain Levey, un texte polyphonique assez complexe, ajoute à cette pression. Avec la complicité de l'enseignant Matthijs Van Dooren, la comédienne Clotilde Ramondou travaille dessus depuis le début de l'année. L'heure est maintenant aux derniers réglages et aux ultimes recommandations. « Vous avez peur des silences mais n'ayez pas ce réflexe car ces derniers peuvent être habités », « Quand vous parlez, arrêtez vous de marcher et regardez le public », « Veillez à ne pas être empêchés d'avancer par quelqu'un », « Ne lisez plus votre texte, déclamez-le. Sinon vous êtes dans des faux rythmes »... La séance est éprouvante. Mais quelques jours plus tard ce seront des yeux pleins de reconnaissance que les élèves, applaudis par toute une salle, tourneront vers Clotilde. L'épilogue d'une belle aventure collective.

FOCUS / DANS LE CHAMP DE LA SENSIBILISATION : LA PÉDAGOGIE EN ACTION

Le stage « Approche du spectacle vivant » est un temps fort qui a pour objectif de sensibiliser des stagiaires, issus d'horizons professionnels très variés, aux domaines du théâtre ou de l'oralité, de la danse, des musiques et des arts plastiques. Il vise aussi à leur donner des clefs de compréhension permettant ensuite de transmettre une vision positive du monde de l'art vivant.

La présence d'une compagnie en résidence est précieuse pour accompagner ce type de projets. Illustration avec deux sessions qui ont associé de près l'équipe d'Antoine Caubet.



Reportage / Février 2012 : « Se glisser dans la peau d'un Roi Lear, rien de plus simple ! »

On ne le sait pas toujours mais un comédien, ça s'échauffe comme un danseur. Rappelant en préambule ce principe, Antoine Caubet se fait d'abord professeur... de bien-être. « Détendez-vous et pensez bien à réchauffer les différentes parties de votre corps. Vous allez sûrement sentir les endroits où ça tire un peu. A ce moment-là, il faudra veiller à ce que votre respiration soit régulière et à ce que l'air rentre pleinement dans votre cage thoracique. »

Si l'on avait dit aux stagiaires qu'ils allaient faire face à un maître yogi, ils ne l'auraient pas cru ! A ces premiers fous rires en succèdent d'autres, nés de déambulations sur le plateau plus ou moins heureuses. « Vous devez faire de l'espace votre préoccupation essentielle. Soyez autonomes et ne dépendez pas des autres » les prévient l'intervenant théâtre. Quand vient le moment d'avancer en aveugle, seulement guidé par la voix d'un partenaire, les choses se corsent. « Surtout résistez à l'envie de savoir où vous êtes. Vous touchez là à la base même de tout rapport théâtral. La confiance en soi, en effet, se nourrit de l'autre. Et c'est bien ce lien-là qui fonde le jeu. »

Le doute n'est désormais plus permis : nous touchons bien à la pratique théâtrale. Et les mots d'Antoine Caubet ne concernent d'ailleurs plus simplement le corps. « Le bon jeu c'est quand chaque parole, chaque geste, chaque action a son énergie propre. Ce qui compte, c'est que ce soit précis et dirigé. »

Nous y voilà donc. Le Roi Lear et Shakespeare d'ailleurs ne sont pas bien loin, prêts à donner du fil à retordre aux stagiaires. « Je vous propose de partir dans un Moyen-Age un peu indécis, proche d'un temps de légende » annonce subitement le metteur en scène. Des groupes se constituent à la hâte et déjà la cour du Roi Lear renaît sur le plateau. Bienveillant mais ferme, Antoine exige de la précision. « Demandez-vous ce qui émane de cette scène et comment vous pouvez le traduire scéniquement. » Ses conseils sont les bienvenus (« bien prendre son temps », « ralentir si besoin pour rester audible », « bien respirer avant de donner le texte »).

Fatigués mais heureux, les stagiaires sortiront de cette journée en ayant appris une chose fondamentale : « Au théâtre, la parole n'est qu'action. A chaque fois que j'en prononce une, je dois me dire que j'essaye d'envoyer quelque chose quelque part ». Sa résidence commence à peine que déjà les talents de pédagogue d'Antoine Caubet ne sont plus à démontrer.

TÉMOIGNAGE

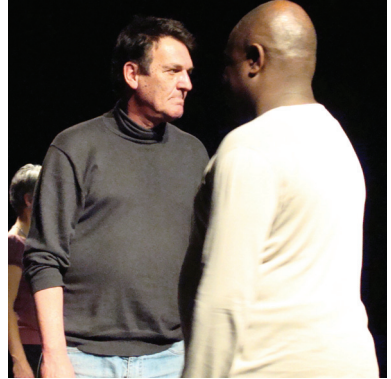
/ MARS 2013 : UNE DEUXIÈME SESSION VÉCUE AVEC BEAUCOUP D'INTÉRÊT

Après Antoine Caubet en 2012, c'est sa complice Aurélie Van den Daele qui s'est chargée l'année suivante d'animer la demi-journée de pratique théâtrale destinée aux participants du stage "Approche du spectacle vivant".

On comptait dans les rangs de cette "promotion 2013", quatre élèves en provenance de la Licence Professionnelle Médiation Culturelle de l'Université de Cergy-Pontoise. Mais également une psychomotricienne et une étudiante en psychologie. Comme en témoigne l'une de ces participantes, la mise en jeu et en situation de chacune n'a eu que des effets positifs :

« L'atelier théâtre m'a vraiment réconciliée avec cet art. L'intervenante était géniale et toutes ses propositions nous ont permis de nous sentir en confiance et de créer entre nous une véritable dynamique de groupe. Nous aurions adoré qu'il dure encore plus longtemps. Être en petit groupe a fait que nous avons été très sollicités et qu'une complicité artistique s'est vite instaurée entre nous. »

(Jessica, étudiante)



REVUE PRESSE
MORCEAUX CHOISIS

critique ¶

FINNEGANS WAKE – CHAP. 1

ANTOINE CAUBET MET EN SCÈNE LE MONUMENT LITTÉRAIRE DE JOYCE ET RÉUSSIT, GRÂCE AU GÉNIE DU COMÉDIEN SHARIF ANDOURA, À RENDRE ACCESSIBLE CE TEXTE EXTRAORDINAIRE, RÉPUTÉ ILLISIBLE.

« Que l'huile bouillante et le miel sauvage me tombent dessus si je peux ne serai-ce que comprendre un mot de ce turc en finnois dans ce foutu patois que tu me rotterdames! » Voilà sans doute le meilleur résumé de l'impression qui saisit le spectateur, pétrifié par la logorrhée que débite Sharif Andoura,

la Liffey, fleuve dublinois qui charrie les pépites de ce texte aurifère (« D'erre rive en rêvière », dit le sous-titre du spectacle), avec l'impression que cette invitation est autant un don merveilleux que la marque de l'infini respect que portent Caubet et les siens au public, en les croyant capables et dignes de les



Antoine Caubet confie à Sharif Andoura la prose inouïe de James Joyce.

magistral comédien, auquel Antoine Caubet a confié la gageure de mémoriser, de dire et d'interpréter la langue inouïe de Joyce, remarquablement traduite par Philippe Lavergne : huile bouillante de la torture imposée à l'esprit qui s'essaie à comprendre, et miel sauvage d'une expérience inédite, lorsque l'entendement accepte enfin le secours des sens pour se repérer dans les entrelacs sémantiques, les circonvolutions référentielles, les crases poétiques et les audaces linguistiques de ce texte incroyable, auquel le théâtre sert de révélateur. Sharif Andoura est à la fois pythie, maniant une langue riche de toutes les cultures et faite des parlers du monde entier (de l'hébreu et du grec à l'argot des barrières), et herméneute, jouant de son corps, de ses postures et des modulations de sa voix pour rendre plus explicite le foisonnement anecdotique et l'inventivité littéraire de sa partition. Fort du conseil que donnait Joyce pour répondre à ceux qui accusaient l'impenétrabilité de son texte (« Si vous ne comprenez pas, lisez à voix haute, ça ira beaucoup mieux. »), Antoine Caubet a patiemment attendu que l'œuvre de Joyce tombe dans le domaine public pour en offrir l'adaptation théâtrale au public.

UNE EXPÉRIENCE ESTHÉTIQUE RARE ET JUBILATOIRE

Ce cadeau touche le spectateur, autant que la prouesse de la mise en scène et du jeu provoquent son admiration. On embarque pour cette balade sur

accompagner dans le plaisir de ce périple. Les très belles images en noir et blanc du film d'Hervé Belamy montrent les berges d'une rivière sur laquelle on avance lentement. Pendant ce temps, la marionnette qui figure le maçon Finnegan, tombé de son échelle pour s'être essayé à jouer en plein ciel, va du tapis de copeaux qui recouvre le sol jusqu'aux cintres, comme un compagnon malicieux qui se jouerait du récit de ses propres errements éthyliques et masturbatoires. Sharif Andoura fait preuve, en s'emparant avec une aisance sidérante et éblouissante de ce texte que chacun de ses gestes contribue à dire en même temps que sa voix, d'un talent qui confine au génie. Rares sont les interprètes de cet acabit ; rares sont les spectacles de cette qualité ; rares sont les théâtres qui, comme l'Aquarium, osent accueillir ce genre de « pari fou », selon les mots de François Rancillac, son directeur. Force est de saluer toutes ces audaces, et d'admettre que le théâtre est un art d'excellence lorsqu'il offre l'occasion d'une telle expérience esthétique.

Catherine Robert

entretien / ANTOINE CAUBET

ROI LEAR 4/87

4 INTERPRÈTES, 87 MINUTES DE REPRÉSENTATION : LE METTEUR EN SCÈNE ET COMÉDIEN ANTOINE CAUBET, NOUVEL ARTISTE EN RÉSIDENCE À L'APOSTROPHE, SIGNE UNE VERSION SINGULIÈRE, RADICALE, DU ROI LEAR.

Quelle est l'origine de votre projet de mise en scène du *Roi Lear* ?

Antoine Caubet : *Roi Lear 4/87* est un spectacle de rupture. Après *Les Fusils de la Mère Carrar* de Bertolt Brecht, au CDN de Saint-Denis, en 2005, et *Variations sur la mort* de Jon Fosse, à Tokyo, en 2007, j'ai eu la sensation d'être arrivé à faire ce que je désirais sur un plateau, qu'enfin cela ressemblait à quelque chose, que les outils élaborés depuis vingt ans commençaient à s'épanouir vraiment. Et en même temps je voyais bien que cela ne changeait pas grand-chose à la façon dont les spectateurs, ici et là, vivaient le temps de la représentation, à la façon dont les théâtres accueillent le spectacle. J'ai alors voulu, à partir d'une pièce pour laquelle j'éprouve une admiration presque sans limite, qui est un véritable joyau théâtral, tout changer, renoncer à tout ce que nous avons élaboré jusque-là.

A quoi, précisément, avez-vous renoncé ?

A. C. : A la scénographie, aux costumes, aux lumières, au son. Cela, afin de « forcer le rapport public » : un carré de chaises ou de bancs, la pièce se joue au milieu du carré dessiné par les spectateurs. Afin de dérouter l'institution, le spectacle peut se jouer en salle, sur un plateau, mais aussi n'importe où ailleurs. Afin de changer la relation

aux acteurs, je joue : le metteur en scène n'a ainsi plus la même place dans les répétitions. Aucune technique n'est utilisée sur le spectacle, sinon une attention très ferme à la place des spectateurs, à leur distance par rapport aux acteurs.

Quel rapport au théâtre, à la représentation, à l'œuvre, ces partis pris visent-ils à instaurer ?

A. C. : La pièce fouille un monde en bouleversement, lui enlève ses assises ; la représentation se met en danger en laissant tomber les outils théâtraux nécessaires. Il me semble que les spectateurs sentent cela puissamment pendant la représentation de ce *Roi Lear 4/87*. Le lien tissé avec eux est alors vivant, au présent ; les enjeux de la représentation du théâtre deviennent évidents, palpables. Ce n'est pas seulement la proximité physique avec le public, je crois que cela va plus loin : la représentation se fait avec les gens qui sont là, ou plutôt à travers eux, et eux seuls, à cet instant. Pour une vision extrêmement dense, haute, exigeante, terrible aussi, de ce qu'est l'humanité.

Propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat

.....
Roi Lear 4/87, d'après William Shakespeare ;
mise en scène d'Antoine Caubet. Le 3 mai à 14h30,
au lycée René-Cassin de Gonesse. Le 25 mai à
20h30, au Centre Georges-Brassens de Menucourt.
Le 26 mai à 20h30, au Château de La Roche Guyon.
Le 2 juin à 20h30, à la Maison de Quartier La Chaille,
à Eragny-sur-Oise.



© Hervé Bellamy

« Pour une vision
extrêmement dense,
haute, exigeante,
terrible aussi, de ce
qu'est l'humanité. »

Antoine Caubet



THÉÂTRE

AU COMMENCEMENT ÉTAIT LE VERBE

Jeux de mots, allitérations, onomatopées, néologismes, digressions : bienvenue dans l'univers de James Joyce. Finnegans Wake-Chap.1, une pièce qui réinvente le langage.

Antoine Caubet s'est lancé un défi un peu fou : porter au théâtre *Finnegans Wake*, le livre si controversé de l'écrivain irlandais James Joyce. L'œuvre suscita une réelle polémique lors de sa parution en 1939. Aux dires de certains, elle est « illisible », voire « la plus difficile du monde ». À son propos, l'auteur donnait d'ailleurs le conseil suivant : « *si vous ne comprenez pas, lisez donc à voix haute, vous verrez, ça ira beaucoup mieux* ». Cette suggestion n'est pas tombée dans l'oreille d'un sourd. Antoine Caubet a attendu impatiemment le 1^{er} janvier 2012 que l'œuvre de James Joyce tombe dans le domaine public. Cette date, il l'attend depuis quinze ans. De la frustration a jailli la lumière sur un texte aussi obscur qu'abscons.

UNE ÉTINCELLE DE SENS DANS L'OBSCURITÉ DU LANGAGE

L'adaptation théâtrale concerne le premier chapitre de l'ouvrage intitulé « D'erre rive en rêvière ». « *Passée la stupeur, une alchimie s'opère entre la langue et le spectateur. Curieusement,*

ce sont les passages les plus difficiles qui captivent le public. Ce sont des moments mystérieux où l'émotion prime sur le sens » explique Antoine Caubet. « *Une grande partie de toute existence humaine se passe dans un état qui ne peut être rendu sensible par l'emploi d'un langage bien éveillé* » écrivait James Joyce. L'interprétation de Sharif Andoura est à l'image de l'écriture de Joyce, fleurie et décomplexée. Plus d'une soixantaine de langues ou de dialectes s'entrechoquent. Des associations de mots, des allitérations, des onomatopées et des néologismes viennent harponner le spectateur. Après un passage, très remarqué à la Cartoucherie de Vincennes, Antoine Caubet est en résidence à l'apostrophe. *Finnegans Wake-Chap. 1* débarque à la scène nationale de Cergy-Pontoise et invite le public à lâcher prise.— **M.T.** ◊

OPÉRA Une création présentée au théâtre des Louvrais, à Pontoise

"Lucia di Lammermoor" à L'apostrophe

“**U**ne guerrière de l'amour”. Après “Le Barbier de Séville” (2009) et “Cosi Fan Tutte” (2011), le Conservatoire à rayonnement régional (CRR), dirigé par Andrée-Claude Brayer, reprend la voie de l'opéra grand format.

Des musiciens et chanteurs professionnels (dont la soprano Isabelle Philippe) prêtent main forte aux élèves cergy-pontois pour hisser les couleurs d'un opéra en trois actes de Donizetti, Lucia di Lammermoor, dont le succès ne s'est jamais démenti depuis sa création en 1835.

Précurseur du romantisme italien, bien que l'action se situe à la fin du XVI^e siècle en Ecosse, sur fond de guerre entre catholiques et protestants, l'opéra de Donizetti campe deux familles aristocratiques ennemies, où l'amour vient faire souffler une déchirante panique.



■ Le succès de Lucia di Lammermoor ne s'est jamais démenti depuis sa création en 1835.

Le drame s'installe sournoisement pour mener au meurtre, à la folie et au suicide.

Pour Antoine Caubet, en résidence à L'apostrophe, qui signera la mise en scène, «Lucia est une victime, mais c'est aussi un être qui se bat, comme l'animal essayant d'échapper à la traque. Cet opéra est magnifique, il est aussi très violent,

impitoyable pour son héroïne, cette guerrière de l'amour».

Durée estimée : 2h25.

Renseignements et réservations
L'apostrophe, scène nationale
Cergy-Pontoise et Val-d'oise
Tél : 01.34.20.14.14.
www.lapostrophe.net

Composition Gaetano Donizetti livret Salvatore Cammarano d'après le roman

de Walter Scott mise en scène Antoine Caubet direction d'orchestre Andrée-Claude Brayer avec Isabelle Philippe (en cours) avec l'Orchestre du Conservatoire à Rayonnement Régional de Cergy-Pontoise. Jeudi 21 mars à 19h30, samedi 23 mars à 20h30, mardi 26 mars à 20h30, jeudi 28 mars à 19h30.

L'APOSTROPHE ET L'AQUARIUM / *ŒDIPÉ-ROI*
DE SOPHOCLE / TRADUCTION ET MISE EN SCÈNE ANTOINE CAUBET

DE DÉCOUVERTE EN DÉCOUVERTE

Antoine Caubet monte *Œdipe-roi* et souhaite dépasser les visions habituelles pour jouer ce texte au présent.

Comment aborder aujourd'hui *Œdipe-roi* d'une manière singulière ?

Antoine Caubet : Pour peu qu'on se penche sur la tragédie grecque, on va de découverte en découverte. Il faut en effet dépasser la construction mythologique bâtie par les Lumières allemandes, qui envisage cette période du V^e siècle avant Jésus-Christ comme une période où la démocratie, la philosophie et les arts auraient été au sommet, avant que la civilisation gréco-romaine n'entame une longue descente aux Enfers.

Et quelles sont précisément ces découvertes que vous avez faites ?

A. C. : La principale est qu'on ne sait pas

représentation mimétique semble caduque ou illusoire. Il n'y aura donc ni toge, ni profération poétique pour *Œdipe-roi*. Il s'agira bien plutôt de mesurer ce que ce texte a réellement à voir avec nous et de le jouer au présent.

Et ce texte, qu'a-t-il à nous dire ?

A. C. : Ce qui saute aux yeux, c'est déjà la richesse théâtrale du texte, la grande variété de ses moyens dramatiques. De plus, la langue de Sophocle est très particulière, musclée, raccourcie, avec une puissance d'expression très étonnante que j'ai essayé de rendre dans une nouvelle traduction. Mais surtout, il rappelle que nous sommes des aveugles sur les chemins de nos vies, que nous voulons,

“LA LANGUE DE SOPHOCLE EST TRÈS PARTICULIÈRE, MUSCLÉE, RACCOURCIE, AVEC UNE PUISSANCE D'EXPRESSION TRÈS ÉTONNANTE.”

ANTOINE CAUBET

grand-chose sur cette période. Certes, on connaît à peu près les conditions de représentation des tragédies – un texte dit probablement de façon récitée par trois acteurs placés sur des cothurnes, avec l'appui d'un chœur où figurait la jeunesse athénienne, tandis qu'une assemblée de dix à quinze mille personnes fêtait les Dionysies. Mais on ne sait pas vraiment comment les spectateurs recevaient cette pièce, comment ils l'écoutaient, comment ils l'entendaient et la ressentaient. Et ce d'autant plus qu'il ne nous reste que trente-deux tragédies choisies arbitrairement par les bibliothécaires d'Alexandrie.

Comment cette relative ignorance travaille-t-elle votre mise en scène ?

A. C. : En raison de cette ignorance, toute

nous désirons, mais que nous ne savons pas ce que nous faisons de nos vies. Ce n'est ni moral, ni politique, et bien loin de la tarte à la crème du complexe d'*Œdipe*.

Propos recueillis par Eric Demy

L'apostrophe, Théâtre des Louvrais,
place de la Paix, 95000 Pontoise.
Du 5 au 7 novembre. Tél. 01 34 20 14 14.
L'Aquarium, route du Champ-de-Manœuvres,
75012 Paris. Du 13 novembre au 15 décembre.
Tél. 01 43 74 99 61.

Réagissez sur www.journal-laterrasse.fr



© D.R.

SPECTACLE VIVANT

ARTISTES À DEMEURE

Depuis quinze ans qu'il est à la tête de L'Apostrophe, Jean- Joël Le Chapelain a toujours milité pour le soutien à la création. En lien avec la communauté d'agglomération, le département et l'État, tutelles officielles de la scène nationale de Cergy et du Val-d'Oise, il propose des résidences artistiques à des compagnies de théâtre, danse et musique jazz. Une quinzaine d'artistes ont ainsi déjà pu bénéficier d'un accueil « sur mesure » dans



© J. Armand Vasseur

→ **Œdipe, face à ton terrible destin**

un lieu où l'on met à leur disposition les moyens et les outils nécessaires leur permettant de créer in situ un spectacle par an. Trois « résidents » sont actuellement à pied d'œuvre à L'Apostrophe : le pianiste et compositeur Pierre de Bethman ; le metteur en scène Antoine Caubet, dont l'*Œdipe Roi* de Sophocle sera joué les 5, 6 et 7 novembre au théâtre des Louvrais ; et le chorégraphe et danseur Olivier Dubois, qui va remplacer Carolyn Carlson à la tête du Centre chorégraphique de Roubaix-Nord-Pas-de-Calais. Une belle image pour la scène nationale qui confirme son triple rôle de pépinière de créations (12 à 20 par an), diffuseur de spectacles (55 en 2013-2014) et organisateur d'actions culturelles à destination de nombreux publics (scolaires, universitaires ou défavorisés.) ■

➔ TALENT

ANTOINE CAUBET

Artiste en résidence depuis deux ans à L'Apostrophe, Antoine Caubet a débuté son parcours théâtral au milieu des années 80 avec une pièce de Peter Handke, *Le*

Pupille veut être tuteur, créant dans la foulée la compagnie théâtrale Cazaril. Depuis, ce metteur en scène - et acteur - ne s'est interdit aucun répertoire. Après *Le Roi Lear*, de Shakespeare, il s'attaque aujourd'hui à *Œdipe roi*, de Sophocle, endossant au passage les habits de Créon dans cette magnifique tragédie grecque qui parle de la solitude et de la difficulté à rencontrer les autres. Un thème toujours contemporain.



© Luc Leitz Nimmen

Direction de la publication **Jean Joël Le Chapelain** •
Rédaction des textes **Juliette Corda** •
Chef de projet **Arnaud Vasseur** •
Crédits photos **DR** •
Conception-réalisation **L'apostrophe scène nationale de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise** •
achevé d'imprimer juin 2014

DEUX THÉÂTRES

L'apostrophe - Théâtre des Louvrais
place de la Paix / Pontoise

L'apostrophe - Théâtre des Arts
place des Arts / Cergy-centre

UNE ADRESSE

L'apostrophe scène nationale
de Cergy-Pontoise et du Val d'Oise
place des Arts BP 60307
95027 Cergy-Pontoise Cedex

tél. 01 34 20 14 25 - fax 01 34 20 14 20

BILLETTERIE

01 34 20 14 14 - www.lapostrophe.net

